

LA NOBLESSE DANS *LA COMÉDIE HUMAINE*
ET *LE RÊVE DANS LE PAVILLON ROUGE*:
EUGÈNE DE RASTIGNAC ET JIA VILLAGE SOUS PLUIE

Chia-Ping Kan

Université Nationale Centrale de Taïwan

Depuis la fondation de « la nouvelle Chine » (1949),¹ *La Comédie humaine* a provoqué un véritable engouement en Chine. Non seulement ses 137 romans ont été traduits en chinois en quelques dizaines d'années, mais en plus, pas moins de cent chercheurs y ont consacré leur énergie. Résultat, plus de huit cents articles ont été publiés dont environ cinq cents entre 1978-1999. 295

Ainsi, de plus en plus de chercheurs chinois se sont engagés dans des études comparatives. On a essayé de trouver des points communs et de rapprocher la grande œuvre française des romans chinois classiques. De ce fait, il existe aujourd'hui une série de publications traitant ce thème. Parmi les romans chinois sollicités, nous trouvons *Contes étranges du studio du bavard* (1680), *l'Histoire de la forêt des lettrés* (avant 1750), *Le Rêve dans le Pavillon rouge* (1742-1764) et *Mémoires d'un cadenas doré* (1943). Toutefois, il n'y a que *Le Rêve dans le Pavillon rouge* sur lequel on a écrit plusieurs articles. Parmi les travaux publiés, excepté la comparaison des personnages de Zhang Ming-Hui (entre Madame de Beauséant et Xue Bao-cai), le reste est consacré aux intentions des deux écrivains.

Dès le premier article publié dans les années 50, Li Xi-fan et Lan Ling affirment que Cao Xue-qin, auteur du *Rêve dans le Pavillon rouge*, écrit avec le même objectif que Balzac, celui d'écrire une « élégie » (輓詞) à la noblesse :

Comme le grand écrivain français du XIXe siècle, bien que Cao Xue-qin ait de la compassion pour la classe qui est vouée à l'échec, grâce à l'expérience de sa famille et de sa propre vie, il a compris que la fin de l'aristocratie est inévitable [...]. Même s'il s'agit d'une élégie, cela n'enlève rien à sa valeur. [...] C'est exactement comme le dit Engels dans sa critique sur Balzac, « il a compris la chute des nobles qu'il aime tant [...] ». (Li & Lan)²

Le concept d'« élégie » (elegy) est vraisemblablement emprunté à Engels (1820-1895)

qui a exercé une grande influence sur la critique chinoise au début du XXe siècle. Engels a utilisé ce mot notamment dans sa lettre à Margaret Harkness, maintes fois citée en Chine, au point qu'« élégie » est devenue presque synonyme de *Comédie humaine* :

Eh bien, Balzac était politiquement un légitimiste ; son grand ouvrage est une élégie constante sur la dégradation inévitable de la bonne société, ses sympathies vont toutes à la classe vouée à l'extinction. Mais quand il met en mouvement les hommes et les femmes pour qui il a le plus de sympathies—les nobles, sa satire n'est jamais plus vive, son ironie n'est jamais plus amère.[...] Balzac a été obligé d'aller contre ses sympathies de classe et ses préjugés politiques, il a compris la chute des nobles qu'il aime tant, il les a donc décrits comme des êtres qui ne méritent pas un meilleur sort [...] (Marx & Engels 319)³

Bien évidemment, « élégie » n'a probablement pas exactement le même sens ni le même emploi en anglais qu'en français.⁴ En français, le mot « élégie » ne peut pas être utilisé pour un texte en prose et n'apparaît en France qu'au XVIème siècle. Bien **296** qu'Engels ait employé ce mot dans son sens anglais, l'idée du philosophe est incontestable : *La Comédie humaine* serait une œuvre qui mettrait en scène la défaite irrévocable de la noblesse française d'ancien régime.

Ainsi, dans la mesure où d'autres interprétations ne sont pas proposées,⁵ de plus en plus de chercheurs ont soutenu l'idée que *Le Rêve dans le Pavillon rouge* a le même objectif que l'œuvre balzacienne. Aujourd'hui encore nous trouvons facilement des comparaisons qui font référence à cette idée. Par exemple, dans « “Le phénomène balzacien” et l'ambiance élégiaque du *Rêve dans le Pavillon rouge* », publié en 2000, il n'est pas difficile de s'apercevoir que l'hypothèse de Zhang Yi-rong est fondée entièrement sur cette affirmation :

Bien que le charme artistique du *Rêve dans le Pavillon rouge* puisse être expliqué de plusieurs façons différentes, l'ambiance lourde et tendue de l'élégie en est la clé principale. En étudiant « le phénomène balzacien », et en suivant certains indices, nous allons essayer de comprendre les relations entre la vision historique complexe de Cao Xue-qin et l'ambiance élégiaque, et cela afin de mieux saisir le charme de l'élégie dans *Le Rêve dans le Pavillon rouge* et les raisons de ce phénomène. (Zhang 49)⁶

Dans la conclusion de ce travail, Zhang ne laisse aucun doute : *Le Rêve dans le Pavillon rouge* est pour lui une « élégie » à la noblesse, tout comme *La Comédie humaine*.

Tout comme Balzac écrit une élégie à sa noblesse préférée, Cao Xue-qin en écrit une avec beaucoup d'émotions à sa noblesse adorée, à la vie de rêve de la noblesse et à la splendide richesse du passé. (Zhang 51)⁷

Néanmoins, cette interprétation pose des questions. Tout d'abord, la longue introduction à *La Duchesse de Langeais* montre que Balzac ne se prive pas de critiquer, et cela de façon violente et acerbe, la noblesse. Ensuite la fameuse lettre d'Engels est extrêmement courte, elle n'a que cinq paragraphes, et la critique chinoise semble avoir du mal à fournir des arguments concrets pour expliquer les rapports entre les deux romans. Est-ce que ces deux romans écrits dans un contexte très différent ont

vraiment le même objectif ? Pour essayer de répondre à cette question, nous commencerons par étudier le système nobiliaire des deux cultures. Puis nous essayerons de comprendre l'idée d'« élégie » en analysant l'exemple de Rastignac et de Village sous Pluie avant de discuter en détail les idées générales sur la noblesse des deux auteurs.

I. LE FONCTIONNEMENT DES DEUX SYSTÈMES NOBILIAIRES

Il ne s'agit ici en fait que d'un « résumé » d'un problème extrêmement vaste qui a déjà été traité des centaines de fois dans des ouvrages et des articles. Par ailleurs, des systèmes qui ont duré si longtemps ont évidemment beaucoup évolué. Ce qui suit est donc simplifié à l'extrême et ne tient pas complètement compte des évolutions.

297

LA NOBLESSE EUROPÉENNE

En Europe, le système féodal date du Moyen Âge. Cette organisation politico-sociale s'est systématisée après le règne de Charlemagne (742-814). Le roi a une place primordiale dans ce système, au moins symboliquement, puisque ses rapports avec ses vassaux sont des traits caractéristiques de la féodalité. En effet, pour défendre efficacement son domaine, le « suzerain » cède une partie de son territoire, appelé fief, à chacun de ses vassaux, pour les remercier de leur fidélité sur le champ de bataille. En retour, ces « nobles » ont un devoir d'assistance, d'hommage et de fidélité.⁸ De ce fait, les vassaux peuvent jouir de l'usufruit de *leur* terre, à condition bien sûr qu'ils respectent leurs « obligations » envers leur suzerain. Quant aux serfs, habitants du fief, ils doivent se soumettre à leur seigneur pour bénéficier de sa protection. Ainsi, la société féodale est une société hiérarchique, les nobles ont été créés et reconnus pour leur activité militaire. Leur fonction est avant tout de garantir l'existence de la société.

Néanmoins, comme nous pouvons le constater, cette « stabilité » est fondée sur une relation complexe entre le roi, la noblesse et le peuple. D'une certaine façon, l'existence de la noblesse est créée et soutenue par les besoins des suzerains et des serfs : elle doit fournir au premier une force militaire et au deuxième une protection sans faille. C'est à ce titre qu'elle a à sa disposition une terre et une main d'œuvre abondante. Ainsi, une société féodale est solide et fragile à la fois. Elle est solide quand chacun de ses membres respecte ses relations contractuelles avec l'autre ; elle est fragile quand l'une de ces trois catégories change d'avis et réclame des changements.

Par ailleurs, forts de leur importance pour le fonctionnement de la société, les nobles sont dispensés d'un impôt annuel. Ils peuvent utiliser les revenus de leur terre à leur gré sans rendre compte à personne. Ce privilège est la conséquence directe de l'« impôt du sang ». En effet, être noble implique le devoir de faire couler le sang des ennemis et de verser son propre sang que ce soit pour la conquête ou pour la défense

d'un territoire. Ainsi, ce que les nobles paient va bien au-delà des biens matériels : leur propre vie.

La fonction qu'exerce la noblesse dans la société féodale est donc essentielle. Ceci est d'ailleurs très bien expliqué par Georges Dumézil (1898-1986). Selon ce dernier, depuis des milliers d'années, les sociétés indo-européennes se divisent toujours en trois catégories : le clergé, la noblesse et le Tiers État. Ces fonctions différentes sont indispensables à la société. Le clergé est le guide spirituel de la communauté, il s'occupe des œuvres sociales, contribue à développer la culture et assure l'éducation ; la noblesse garantit la propriété de la terre, elle doit faire la guerre contre toutes invasions et toutes injustices ; et enfin, le Tiers État, quant à lui, doit assurer la production alimentaire, matérielle, etc.

Ainsi, avec ses privilèges, la noblesse européenne est un des « ordres » ou un des « états » et elle a une fonction très précise dans la société. Son existence est directement liée à la permanence de la nation. La succession de père en fils ne fait que consolider l'idée du « devoir ». Servir le roi ainsi que son territoire est une « obligation » pour les familles nobles.

LA NOBLESSE CHINOISE

En Chine, on emploie l'expression « *gui zu* » (貴族) que nous pouvons traduire littéralement par « une famille illustre ». Le « grade », c'est « *jue* » (爵) ou « *jue wei* » (爵位). Cette classe sociale existe depuis la dynastie Xia (-2205 à -1767). A cette époque, il existait officiellement cinq niveaux de noblesse dont les historiens ont trouvé une équivalence avec le système européen : 公爵 (*gong jue*, duc), 侯爵 (*hou jue*, marquis), 伯爵 (*bo jue*, comte), 子爵 (*zi jue*, vicomte), 男爵 (*nan jue*, baron). Néanmoins, ce système va subir une série importante de changements dans les siècles qui suivent. Dans notre étude, nous nous concentrerons sur la dynastie Qing (1644-1912), époque à laquelle fait référence notre roman.

Nous trouvons en tout trois types de nobles : la famille impériale (宗室爵, *zong shi jue*), les généraux mongols de l'ancienne dynastie Ming (1368-1644, 蒙古爵, *meng gu jue*) et les roturiers (d'origine mandchoue, mongole et han) qui ont aidé les Mandchous à prendre le pouvoir (異姓功臣爵, *yi xing gong chen jue*). Dans la première catégorie, c'est le « sang » qui compte. Ceux qui ont un lien de parenté avec l'empereur ont plus d'autorité. Quant à la création de la noblesse mongole, elle est faite pour se rapprocher d'anciens ennemis, de vaillants guerriers, pour qu'ils se contentent de leur position privilégiée en laissant ainsi tranquilles les Mandchous. Et enfin, l'anoblissement de personnes qui ont réalisé des « conquêtes militaires », pour qu'ils restent fidèles, est un concept commun avec l'Occident. D'ailleurs, la noblesse de la famille Jia du *Rêve dans le Pavillon rouge* a cette origine.⁹ Ainsi, bien que la source de la noblesse chinoise soit plus variée, les deux systèmes nobiliaires sont fondés sur la force militaire, sur la reconnaissance de la valeur militaire.

Toutefois, cette ressemblance semble s'arrêter là. Tout d'abord, la concession d'une terre aux nobles ne se fait plus de façon automatique en Chine. Cette organisation a perduré pendant la période des Zhou de l'Ouest (1046 à 771 av. J.-C.), mais à cause de la trop forte puissance des seigneurs, le pays a connu une série de guerres civiles. Ainsi, quand le premier empereur de Chine (259 à 210 av. J.-C.) arrive au pouvoir après avoir conquis l'ensemble des Royaumes Combattants en 221 av. J.-C., il décide de tout modifier. En effet, à ses yeux, la distribution de terres ne fait qu'affaiblir le pouvoir royal et c'est bien cela qui est à l'origine de toutes ces guerres. Ainsi, en suivant le conseil de son Premier Ministre, Li Si, (李斯, 280 à 208 av. J.-C.), il a mis en place un système socio-politique différent. Désormais, les nobles ne possèdent plus une terre qu'ils transmettent de génération en génération. Toutes les nominations et distributions sont faites directement par le roi lui-même. Nous pouvons observer ce phénomène à travers les exemples de Jia le Politique¹⁰ et de Jia Village sous Pluie.¹¹ Ainsi, face à un suzerain qui a tout le pouvoir, les nobles sont devenus dépendants et ont perdu leur propre pouvoir.

299

Malgré tout, la distribution de la terre existe, mais cela concerne seulement une poignée de nobles, les plus titrés, c'est-à-dire ceux qui sont proches de la famille impériale.¹² Le reste, ne peut que toucher un « salaire » annuel (俸祿, *feng lu*), somme variable selon le grade et le poste occupé. En outre, même ceux qui ont la chance d'avoir une terre ne jouissent pas de la même autonomie que leurs homologues européens. En effet, contraints de vivre à Pékin pour être mieux surveillés, ils n'ont pas la liberté d'aller vivre sur leur domaine. Pour la gestion, ils sont obligés de la confier à un intendant, appelé « Zhuang tou » (莊頭). Ainsi, concrètement, les grands nobles chinois n'ont le droit de jouir de d'un « loyer » payé par les paysans. Autrement dit, les relations entre les nobles chinois et les paysans qui vivent sur leur terre sont très limitées. À la différence des serfs européens, quasi esclaves, qui ont un devoir de fidélité et de service à l'égard de leur seigneur en échange de sa protection, les paysans chinois sont libres, juridiquement et physiquement. En dehors d'un impôt, ils n'ont aucun compte à rendre à personne.

L'organisation de la féodalité chinoise est donc très différente. La possession « provisoire » de la terre change complètement les rapports entre les hommes. Non seulement les nobles sont loin de contester dans certains cas le pouvoir royal ou impérial, mais en plus ils n'ont pas les mêmes responsabilités vis-à-vis des paysans. De plus, pour corriger les erreurs du passé, l'empereur se réserve le droit de retirer la terre et le titre de noblesse si les nobles commettent la moindre faute (削官, *xiao guan*). Ainsi, du jour au lendemain, le noble peut tout perdre : il deviendra un vulgaire roturier et son poste ainsi que ses biens seront saisis, puis redistribués par l'empereur. L'exemple de Jia Village sous Pluie dans le Récit II¹³ montre cette cruelle réalité. Ainsi, il est évident que la noblesse chinoise est incapable de prétendre à la même autonomie que la noblesse européenne.

Sa situation est donc assez précaire. Sous le contrôle d'un empereur qui cherche à tout prix à concentrer le pouvoir, elle a peu de privilèges et subit de nombreuses

contraintes. Le système de succession illustre parfaitement cette précarité. À la différence de la noblesse européenne où se transmet automatiquement le titre du père, la noblesse chinoise est assujettie à de nombreuses règles et limites. En effet, depuis les problèmes connus sous les Zhou de l'Ouest, la Chine pratique un système qui consiste à diminuer l'importance de la noblesse au fur et à mesure de la transmission. Prenons la troisième catégorie de noblesse comme exemple. Si le père fait partie de la première classe ducale (一等公, *yi deng gong*), son fils et son petit-fils feront partie de la deuxième (二等公, *er deng gong*) et de la troisième (三等公, *san deng gong*). Étant donné qu'il n'existe que trois catégories de ducs, l'arrière-petit-fils sera marquis de première classe (一等侯, *yi deng hou*), l'arrière-arrière-petit-fils, marquis de deuxième classe (二等侯, *er deng hou*) etc. Sachant qu'il n'existe pas moins de vingt-sept grades sous la dynastie Qing, la noblesse peut normalement se transmettre vingt-six fois. Seulement, dans la plupart des cas, les titres ne peuvent se transmettre que pendant trois ou cinq générations. Au-delà de cette limite, les descendants perdent à jamais leur noblesse et deviennent de simples roturiers. L'exemple de la famille de Lin Tel que Mer peut nous aider à mieux comprendre le fonctionnement de ce système :

Un ancêtre de Tel que Mer avait, autrefois, figuré parmi les feudataires de haut mérite. Mais, depuis lors, cinq générations s'étaient succédé[es]. Or la transmission héréditaire du titre avait d'abord été limitée à trois générations. Pourtant, grâce à l'inépuisable bienveillance et à l'infinie bonté de l'Empereur alors régnant, et par faveur spéciale, la génération à laquelle appartenait le père de Tel que Mer en avait encore bénéficié. (t. I, Récit II, 37)

A part les douze familles de « princes avec chapeau en fer » (鐵帽子王, *tie mao zi wang*) qui ne sont pas concernées par cette loi à cause de leurs services ou de leur fidélité envers le royaume¹⁴ (世襲罔替, *shi xi wang ti*), les autres risquent tous de devenir un jour des roturiers. Dans le roman, ces maisons princières font leur apparition dans le Récit XIV, où l'auteur détaille les dignitaires participant au cortège des funérailles.¹⁵ Quant à ceux qui ont du sang impérial mais qui ne peuvent pas hériter du titre, bien qu'ils ne perdent jamais leur qualité,¹⁶ ils restent toute leur vie à l'écart du pouvoir (閒散宗室, *xian san zong shi*).

DE LA NOBLESSE À LA FONCTION PUBLIQUE (官, *GUAN*)

Pour perpétuer le système, le gouvernement chinois a mis en place un nouvel « état » ou « ordre », celui des mandarins, qui correspondrait au statut de « fonctionnaire »¹⁷ en Europe. Depuis la dynastie Sui (581-618), grâce au système des « concours impériaux » (科舉, *ke ju*, 605-1905), tous les Chinois peuvent devenir « mandarins lettrés » (文官, *wen guan*) ou « mandarins guerriers » (武官, *wu guan*). Les lauréats ont les mêmes privilèges que la noblesse traditionnelle, comme la dispense du service militaire, le droit de rester debout devant les autres fonctionnaires (les autres doivent s'agenouiller), une certaine forme d'immunité, l'accès à des postes administratifs et

l'obtention d'un salaire etc. Les postes disponibles pour les lauréats ont été hiérarchisés en neuf niveaux différents (九品, *jiu pin*)¹⁸ depuis l'époque des Trois Royaumes (220-265) et des Six Dynasties (311-589). Comme pour la noblesse traditionnelle, en fonction du grade, le « carré mandarin » (補服, *bu fu*), large insigne brodé cousu sur leurs vêtements, est différent. Le parcours de Lin Tel que Mer illustre parfaitement le fonctionnement de ce système. Après avoir passé une série de pré-sélections, au dernier concours,¹⁹ Lin a été reçu à la troisième place et a été élevé au titre de « grand officier de la Cour des censeurs impériaux ». Ensuite, par décret impérial, il a été nommé « inspecteur de la Gabelle » (t. I, Récit II, 37). Ainsi, grâce à ses efforts « intellectuels », Lin a pu réaliser le rêve de perpétuer le nom de sa famille.

Dans la dernière nomination de Lin, nous pouvons constater une autre différence. En Europe, à l'époque classique, la noblesse reste « désintéressée », en principe, afin de mieux se concentrer sur ses obligations sociales et militaires. En Chine, cette haute exigence existe, mais seulement pour les membres impériaux, c'est-à-dire la première catégorie de nobles citée plus haut.²⁰ Pour les autres, non seulement ils peuvent être désignés pour des fonctions économiques, comme c'est le cas de Lin,²¹ mais en plus le rapport à l'argent n'est absolument pas incompatible avec leur noblesse. De ce fait, l'exercice du métier d'usurier dans la famille Jia n'a rien d'étonnant.

Bien que la sélection de la noblesse chinoise semble plus souple par rapport à la référence au sang en Occident, c'est précisément cette souplesse qui réduit les nobles à devenir de simples « fonctionnaires ». En effet, avec un temps de mission déterminé et un salaire comme unique récompense, la noblesse chinoise finit par devenir une sorte de charge publique ouverte à tout le monde ; la noblesse ancienne se métamorphose en classe de fonctionnaires.

De ce fait, bien que les Européens et les Chinois aient eu dans les époques anciennes une noblesse issue de l'armée, il existe de grandes différences dans le fonctionnement de ces deux systèmes. Dans une société où le pouvoir est très centralisé, la noblesse ancienne est devenue une catégorie « provisoire » et l'attachement à la terre n'a plus de sens. Ainsi, les Chinois n'ont pas la notion d'« impôt du sang », pas plus que l'idée de protéger les paysans, ils ne sont plus pour finir que des « fonctionnaires ». De ce fait, du point de vue de la structure sociale, la noblesse chinoise n'a pas une position stable dans la société. Leur dépendance à l'égard de l'empereur annule d'une certaine façon leur existence et fait que l'empereur n'a jamais de peine à leur trouver des remplaçants. Quant à l'Europe, bien que son système nobiliaire soit rigide et inégalitaire, il semble garantir une certaine stabilité dans la société. La noblesse joue un rôle crucial dans le système social et, si elle était supprimée, le roi ne pourrait plus défendre son territoire et le peuple n'aurait plus de sécurité. Tout le système social s'effondrerait.

II. UNE SEULE FAÇON DE RÉUSSIR : UN RENONCEMENT AUX IDÉES « NOBLES »

Malgré ces différences qui séparent les deux systèmes nobiliaires, les lecteurs remarquent des points communs entre les romans, notamment sur le parcours de la réussite d'Eugène de Rastignac (*Le Père Goriot*, 1835) et de celui de Jia Village sous Pluie. Ces jeunes gens, tous les deux âgés d'une vingtaine d'années, sont issus d'une ancienne famille noble provinciale. Néanmoins, « Rastignac » n'est plus qu'un nom évoquant un vague souvenir du passé, alors que les « Jia » ont épuisé leur droit de transmission du titre de noblesse. Ainsi, ces deux jeunes gens qui ne manquent pas de talents rêvent tous les deux de « rétablir la fortune de la maison » (Cao, t. I, 21). Pour cela, ils ont décidé d'aller tenter leur chance dans la capitale. Et pour commencer, ils ont choisi de faire des études. Rastignac devient de ce fait étudiant en droit et Village sous Pluie étudie les pensées du confucianisme et cherche à passer les concours. Pour ces ambitieux, les études semblent représenter le moyen le plus *sûr* de réussir. Comme le dit Balzac, ils « se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études » (t. III, 57).

Physiquement, ces deux jeunes gens se démarquent par une éducation et une élégance peu communes que la misère de leur habit n'arrive pas à occulter :

Sa tournure [d'Eugène de Rastignac], ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. (Balzac, t. III, 60)

Pour Grâce d'Abricot, la soubrette de Zhen Ombrage de Clerc, il est clair que Village sous Pluie a tout pour lui. Il réussira sans aucun doute :

Voilà certes un homme doué par la nature d'une puissante virilité, et pourtant couvert de haillons ! Nous n'avons, nous, ni parent ni ami, réduit à une telle misère. Ce doit sûrement être là ce nommé Jia Village sous Pluie dont parle si fréquemment notre Monsieur. Pas étonnant qu'il dise, de ce gaillard, qu'il n'est certainement pas fait pour rester longtemps dans la gêne [...] (Cao 22)

Néanmoins, pour y arriver, ces jeunes gens doivent d'abord affronter une série de difficultés : le manque d'argent, la difficulté des relations et l'immoralité sociale. Pour s'élever, sans soutien familial,²² ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes ou sur des « rencontres » qu'ils vont faire. Les personnes qu'ils *croisent* sur le chemin de la réussite vont devenir successivement leurs bienfaiteurs et seront indispensables à leur grande carrière.

Par exemple, le père Goriot va devenir plus qu'un voisin de chambre pour Rastignac. Avec l'aide de l'ancien marchand de vermicelles, Rastignac se voit bientôt propriétaire d'un bel « appartement de dandy » à deux pas de la rue Saint Lazare, où il sera traité comme un « prince » (Balzac 197). En effet, Rastignac entre en contact

avec Madame de Nucingen, fille du père Goriot. De ce fait, le jeune ambitieux dispose non seulement des intérêts de la dot de sa maîtresse, mais grâce à l'intermédiaire de cette dernière, il n'aura pas de difficulté à se servir de la montagne d'or du multimillionnaire Nucingen.

Cette situation de départ est comparable avec celle de Village sous Pluie. Pour avoir de quoi commencer sa longue carrière, le lettré chinois fait aussi de son voisin son meilleur investisseur. Après avoir passé deux années dans un vieux monastère à Suzhou, Village sous Pluie se fait inviter par Zhen Ombrage de Clerc, descendant d'un fonctionnaire provincial qui jouit d'une grande considération dans la région. Impressionné par la qualité des vers du jeune étudiant, l'homme croit aux talents de ce dernier et décide de l'aider. Ainsi, avec les « cinquante tael d'argent et deux ensembles de vêtements d'hiver » (Cao 26) de Zhen, Village sous Pluie peut enfin se présenter aux concours. Nommé préfet de Gusu, le jeune étudiant voit un bel avenir s'ouvrir devant lui.

Néanmoins, après le problème de l'argent, vient celui des « relations », comme on le voit chez Rastignac après quelques mois de travail acharné à Paris. En effet, « les conquêtes sociales » (Balzac 75) sont au moins aussi importantes que les études qu'il a entreprises à l'École de Droit :

Si d'abord il voulut se jeter à corps perdu dans le travail, séduit bientôt par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmes ont d'influence sur la vie sociale, et avisa soudain à se lancer dans le monde, afin d'y conquérir des protectrices [...]

Ainsi, « après avoir secoué les branches de l'arbre généalogique », Rastignac se révèle être le cousin de la vicomtesse de Beauséant, « l'une des reines de la mode à Paris », grâce à la lettre de recommandation de sa tante. Cette recommandation inespérée lui permet non seulement de voir s'ouvrir certaines portes du faubourg Saint-Germain, mais en plus le rend aussitôt irrésistible aux yeux de la femme du banquier :

Eugène ne connaissait pas le délire de vanité dont certaines femmes étaient saisies en ce moment, et ne savait pas que, pour s'ouvrir une porte dans le faubourg Saint-Germain, la femme d'un banquier était capable de tous les sacrifices. À cette époque, la mode commençait à mettre au-dessus de toutes les femmes celles qui étaient admises dans la société du faubourg Saint-Germain, dites les dames du Petit-Château [...]

Armé de ces deux « protectrices », l'une avec son nom, l'autre avec son argent, Rastignac peut sans problème espérer réussir, « arriver ».

Quant à Village sous Pluie, « avoir des relations » devient aussi rapidement une des dures leçons qu'il doit recevoir peu après son arrivée dans la capitale. En effet, malgré ses efforts, sa première mission mandarinale dure à peine quelques mois. D'après le narrateur, c'est parce que le nouveau préfet a encore une haute idée de lui-même, ce qui lui rend difficiles les rapports avec les autres :

De plus, fort de ses propres talents, il [Village sous Pluie] se plaisait à narguer ses supérieurs, si bien que tous ses collègues le regardaient de travers. Avant qu'un an se fût écoulé, un de ses supérieurs adressa à l'empereur un rapport, dans lequel il accusait Village sous

Pluie de dissimuler, sous les apparences du talent, un fond de nature cauteleuse. (Cao 36)

Ainsi, suite à cette expérience, Village sous Pluie est amené à changer de comportement. Bien qu'il fasse encore preuve d'orgueil en rejetant la possibilité d'aller reconnaître les Jia de la maison ducale, pourtant issus de la même souche que sa propre famille, il est pressé de regagner ses appartements de « précepteur ». En effet, après avoir appris l'intention de l'Empereur de « réintégrer des anciens fonctionnaires », il est devenu impératif d'aller se concerter avec son hôte, Lin Tel que Mer, beau-frère de Jia le Politique. Ainsi, avec la lettre de recommandation de Lin et sa promesse d'aide financière, Village sous Pluie repart vers la métropole où une « pleine satisfaction » (Cao 55) lui est promise. En se présentant sans hésitation comme « neveu de même souche », Village sous Pluie sera très bien accueilli par Jia le Politique et deviendra en moins de deux mois « préfet du district, administrative-ment dit d'Acquiescement du Ciel, de Jinling » (Cao 57).

304

Néanmoins, pour conserver leur position privilégiée, ces deux jeunes gens doivent encore faire face à un problème fondamental : la morale. En effet, Rastignac, après avoir échoué dans sa tentative pour séduire la comtesse de Restaud et Village sous Pluie, après avoir été destitué de son poste, nos deux ambitieux sont vite rattrapés par la dure réalité et se rendent compte de la difficulté de leur tâche. Ainsi, comment faire pour essayer de se faire ouvrir la porte de la haute société ? Pour Rastignac, il s'agit cette fois de se faire accepter par la sœur de la comtesse, Mme de Nucingen, et pour Village sous Pluie, il faut qu'il noue de toute urgence de bonnes relations avec les puissants. Pour y arriver, ils vont d'abord faire connaissance d'un homme qui semble maîtriser parfaitement les usages et qui est prêt à les guider.

En effet, ces jeunes gens encore naïfs ont vraisemblablement un problème de méthode. D'après leur « mentor », la réussite implique avant tout un problème « moral ». Soit ils continuent à se battre, en espérant pouvoir « arriver » un jour, soit ils acceptent de changer en adoptant un comportement malhonnête, voire parfois criminel. Ce qui est sûr, d'après ces « tentateurs », c'est que les jeunes gens n'ont pas le choix. Dans la société telle qu'ils la vivent, soit ils réussissent à tout prix, soit ils perdent tout, même leur vie. Voici ce que dit Vautrin à Rastignac :

Vous, si vous êtes un homme supérieur, allez en droite ligne et la tête haute. Mais il faudra lutter contre l'envie, la calomnie, la médiocrité, contre tout le monde. Napoléon a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry, et qui a failli l'envoyer aux colonies. Tâtez-vous ! (Balzac 141)

Il s'agit donc bel et bien d'une guerre contre la société dont l'éventualité est bien réelle, si Village sous Pluie persiste dans ses idées. Son huissier le prévient :

Si votre conduite, Vénérable et Magistral Sieur, devait obéir à votre langage, vous vous verriez bientôt non seulement incapable de rendre aucun service à la Cour, mais encore bien en peine d'assurer le salut de votre propre existence. Il serait plus sûr d'y réfléchir encore deux ou trois fois. (Cao 98)

Ainsi, à ce « carrefour de la vie », comme l'appelle Vautrin, ces jeunes gens sont

amenés à prendre une bonne décision au bon moment. Ils doivent s'adapter au « nouvel esprit du monde ». Voici le raisonnement de Vautrin :

Un homme qui se vante de ne jamais changer d'opinion est un homme qui se charge d'aller toujours en ligne droite, un niais qui croit à l'infaillibilité. Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire. (Balzac 144)

L'idée est proche de celle de l'huissier chez Cao :

Ces propos sont assurément conformes aux purs principes de la raison [...] Mais, dans ce monde et de nos jours, ils n'ont plus cours. Ne connaissiez-vous pas cette ancienne maxime : « L'homme fort n'agit qu'en considération des mœurs de son temps ? Ni cette autre : "Digne homme est celui qui court au propice et fuit le funeste ? » (Cao 98)

Ainsi, tentés par ces discours cyniques, appuyés sur des faits historiques et des maximes, ces deux jeunes gens s'effondrent et cherchent de l'aide. « Que faut-il que je fasse ? dit avidement Rastignac en interrompant Vautrin » (Balzac 142). « A ton avis, comment faire ? » (Cao 98), demande Village sous Pluie à son huissier. Les réponses sont sans surprise. Vautrin propose de tuer le fils du banquier Taillefer pour toucher l'héritage du père en se mariant avec sa fille. Pour Village sous Pluie, l'huissier avance l'idée de laisser impunie la mort de Feng dit Source pour laisser la vie sauve à Xue dit Dragon lové, afin de se rapprocher des Jia, des Wang (Xue est le neveu de Jia le Politique et du commandant Wang) et des Xue, trois grandes maisons de la région. Pour se justifier et afin de mieux convaincre, Vautrin décrit le père Taillefer comme un « vieux coquin qui passe pour avoir assassiné l'un de ses amis pendant la Révolution » (Balzac 144). La fin des Taillefer serait donc justice. L'affaire de Feng, quant à elle, est expliquée comme un procès qui ne pourra jamais avoir lieu, puisque les prédécesseurs de Village sous Pluie en ont tous été « empêchés par les relations d'amitié qu'ils entretenaient avec la famille » (Cao 91).

305

Dans un premier temps, les deux jeunes gens refusent dignement ces propositions bien trop criminelles. « Quelle horreur ! [...] Vous voulez plaisanter [...] » (Balzac 145), dit Rastignac à Vautrin. « Pas très sûre [cette combinaison] ! répondit en riant Village sous Pluie. Pas très sûre ! laisse-moi penser encore un peu à tout cela » (Cao 99). Mais, cette résistance courageuse ne va pas durer longtemps. Bientôt, Rastignac cherche à appliquer l'idée de Vautrin à propos de Victorine Taillefer :

Dans son for intérieur, il s'était abandonné complètement à Vautrin, sans vouloir sonder ni les motifs de l'amitié que lui portait cet homme extraordinaire, ni l'avenir d'une semblable union. Il fallait un miracle pour le tirer de l'abîme où il avait déjà mis le pied depuis une heure, en échangeant avec mademoiselle Taillefer les plus douces promesses. (Balzac 194)

Bien que cette union ne se fasse pas, en fin de compte, désormais, les femmes ne sont plus qu'un « instrument de fortune » (Balzac 180) pour lui. Ainsi, Rastignac n'a plus aucune hésitation à reprendre l'idée du tentateur et c'est avec cette idée précise qu'il

se rendra plus tard chez Madame de Nucingen.

Quant à Village sous Pluie, son hésitation ne dure que quelques heures. Le lendemain matin, au moment du procès, il ne pense plus à son Auguste Souverain ni à son devoir face à ce dernier, il suit de façon aveugle le plan de l'huissier en « tranchant confusément le litige par un jugement qui sacrifiait la justice au ménagement des relations personnelles » (Cao 99), avant de s'empresse de rédiger des lettres pour nouer des relations utiles pour son avenir. Ainsi, non seulement la mort de Feng ne sera jamais prise en considération par la justice, mais en plus, Charme de Lotus, fille du bienfaiteur Zhen, ne retrouvera jamais sa famille. Nous sommes bien loin du nouveau préfet qui se mettait naïvement « en colère » contre les ignobles crimes et qui voulait aider « à tout prix » (Cao 34) la famille Zhen à retrouver sa fille.

Néanmoins, comme pour Rastignac, la mise en œuvre de l'idée n'implique pas forcément une éventuelle collaboration avec le « mentor ». Pour ces égoïstes, une fois choisi le chemin de l'immoralité, il devient impossible pour eux de faire confiance aux autres. Leur projet ne doit comporter aucun risque. Ainsi Rastignac dit à Vautrin, homme bien trop mystérieux pour lui : « [...] il m'est impossible de vous avoir des obligations » (Balzac 185). Quant à Village sous Pluie, l'huissier qui connaît sa misère passée est doublement dangereux, il sera aussitôt l'objet d'une manœuvre et relégué dans un poste très lointain.

Ainsi, malgré les différences de fonctionnement du système nobiliaire dans les deux cultures, Rastignac et Village sous Pluie ont recouru à la même méthode pour réussir. Pour ces descendants de familles « déchues », il n'y a pas de choix : pour revenir au pouvoir, ils doivent désormais « s'adapter », c'est-à-dire, renoncer aux idées nobles et généreuses. De ce fait, les principes de la noblesse n'ont plus cours et sont en train de disparaître. Rastignac n'est plus l'étudiant courageux qui écrit à deux grandes dames de la société pour leur rappeler leurs devoirs envers leur père à l'agonie. Après s'être servi de Delphine comme d'une intermédiaire pour capter la fortune de Nucingen, il n'a aucun problème pour devenir le « gendre » de sa maîtresse. Quant à Village sous Pluie, il a cessé d'être l'homme détaché des questions d'argent et qui ne répond aux tals de Zhen que par « une simple phrase de remerciement » (Cao 26). Désormais, dans son intérêt personnel, il court avidement après les puissances locales, et finit par laisser vendre la fille unique de son bienfaiteur Zhen à Xue, meurtrier connu pour sa nature violente.

L'idée de Balzac et de Cao est donc la même. Dans toute société, il existe deux niveaux d'organisation. Un niveau officiel fondé sur les rites et les usages qu'il faut faire semblant de respecter ; un niveau implicite, officiellement inexistant, mais en fait très réel et qui consiste à se moquer des rites et des usages—c'est-à-dire, en fait, de toute morale.

III. FIN DES IDÉES NOBLES, FIN DE LA NOBLESSE ?

La réussite de Rastignac et de Village sous Pluie pourrait en effet être interprétée comme la fin de l'idéologie nobiliaire dans les deux civilisations. Toutefois, est-ce que cela signifie la fin de la classe noble, comme le prétendent certains critiques chinois ? La situation est plus complexe.

Rappelons que Balzac est devenu un légitimiste convaincu vers 1831.²³ L'origine de ce changement a suscité beaucoup de discussions. Ce dont nous pouvons être certains, c'est qu'à partir de cette date, Balzac ne cesse de mettre en parallèle la noblesse et la stabilité sociale. Voici ce qu'il explique dans *La Duchesse de Langeais* (1834) :

« Une aristocratie est en quelque sorte la pensée d'une société, comme la bourgeoisie et les prolétaires en sont l'organisme et l'action » (Balzac, t. V, 925). De ce fait, les deux pouvoirs qui garantissent la légitimité de la noblesse sont considérés par Balzac comme deux principes littéraires auquel il adhère pleinement :

J'écris à la lueur de deux Vérités éternelles : la Religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. (Balzac, t. I, 13)

307

La *conversion* de Balzac a donc une fin sociale et politique. Il explique, dans l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine*, que l'écrivain doit non seulement refléter la vie réelle, expliquer les relations complexes entre les hommes et le fonctionnement de la société, mais que l'écrivain doit aussi assumer le rôle d'« instituteur ». Il précise qu'un « écrivain de bon sens » doit avoir une idée claire de sa position, car il a le devoir d'amener le peuple à réfléchir, à se choisir le meilleur avenir :

Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées, il doit se regarder comme un instituteur des hommes ; car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter. (Balzac, t. I, 12)

Au-delà de tous les privilèges, la noblesse est donc, aux yeux de Balzac, la condition de la prospérité. Tous les problèmes de la société post-révolutionnaire comme la puissance de l'argent, l'égoïsme et la corruption seraient de ce fait à l'origine d'un espoir de « restauration » de la noblesse, qui avec le clergé, serait indifférente à l'économie, à l'argent et au matériel.

L'idée est encore plus claire au début du deuxième chapitre. Bien que cela puisse paraître un peu brutal, voire hors du contexte, la noblesse dévoyée, décadente est bien la cible d'une violente critique. La pensée de Balzac est sans équivoque : la noblesse doit changer.

Une aristocratie mésestimée est comme un roi fainéant, un mari en jupon ; elle est nulle avant de n'être rien. De nos jours, les moyens d'action doivent être des forces réelles, et non des souvenirs historiques. (Balzac, t. V, 928)

L'objectif de la noblesse doit être, avant tout, de retrouver sa fonction, d'assumer son rôle social. Face à un peuple qui a des besoins nouveaux, la noblesse doit « s'adapter »,

et l'expérience anglaise pourrait de ce fait devenir une référence :

Le faubourg Saint-Germain s'est laissé momentanément abattre pour n'avoir pas voulu reconnaître les obligations de son existence qu'il lui était encore facile de perpétuer. Il devait avoir la bonne foi de voir à temps, comme le vit l'aristocratie anglaise, que les institutions ont leurs années climatiques où les mêmes mots n'ont plus les mêmes significations, où les idées prennent d'autres vêtements, et où les conditions de la vie politique changent totalement de forme, sans que le fond soit essentiellement altéré. (Balzac 927)

Pour la noblesse tout comme pour la France, l'essentiel est que les *grands* puissent continuer à assumer leur tâche sociale, quitte à accepter quelques modifications de « forme », qui pourrait alors être interprétées comme une « preuve d'intelligence ».

Ainsi, malgré les insuffisances de certains nobles de la Restauration, Balzac ne semble pas avoir perdu sa totale confiance en la noblesse. Bien au contraire, à ses yeux, la noblesse a une position bien définie dans la société, elle a donc encore sa chance de revenir sur la scène politique. Il lui manque juste « un chef et un système »
308 (Balzac 930). Un des espoirs de Balzac est même de voir un jour la noblesse française travailler avec les « masses » dans l'intérêt général du pays :

Une aristocratie, qui personnellement fait à peine le millième d'une société, doit aujourd'hui, comme jadis, y multiplier ses moyens d'action pour y opposer, dans les grandes crises, un poids égal à celui des masses populaires. (Balzac 928)

Cette conviction est donc bien plus que de la « sympathie », comme dit Engels. Aux yeux de Balzac, la France n'a pas d'autre choix. En dehors d'une « restauration » de la noblesse, tout n'est qu'une illusion: la France ne peut en aucun cas compter sur « la masse » qui se révolte sans avoir la moindre conception politique.

L'égalité sera peut-être un droit, mais aucune puissance humaine ne saura le convertir en fait. Il serait bien utile pour le bonheur de la France d'y populariser cette pensée. Aux masses les moins intelligentes se révèlent encore les bienfaits de l'harmonie politique. (Balzac 925)

Ainsi, chez Balzac, une contradiction persiste. La violente critique contre le faubourg Saint-Germain est un fait, mais l'importance de la noblesse demeure. Après avoir vécu les grands moments de l'Histoire de la France et avoir été deux fois témoin des révolutions qui ont ravagé les repères sociaux, Balzac a bien sa propre opinion sur la question : le tripartisme est une nécessité sociale.

Mais, comment y arriver ? Toujours dans *La Duchesse de Langeais*, Balzac affirme qu'en plus d'une « restauration », la noblesse doit « coopérer » avec les nouvelles forces sociales dont la puissance s'accroît de jour en jour. Les artistes, les savants et les banquiers, ces bourgeois gentilshommes autrefois méprisés et détestés par la noblesse doivent désormais devenir ses alliés, voire faire partie d'elle :

L'art, la science et l'argent forment le triangle social où s'inscrit l'écu du pouvoir et d'où doit procéder la moderne aristocratie. (Balzac 928)

En effet, dans une société où on n'a plus besoin de faire la guerre, la puissance phy-

sique, la pureté du sang ne peuvent plus être les seuls critères de la noblesse. Les « avantages » d'autrefois de la noblesse traditionnelle, comme la dispense du travail et l'indifférence aux biens matériels n'ont plus de raison d'exister. Car « un large crâne », une capacité de s'éprouver, est la seule chose qui compte. « La moderne aristocratie » doit donc être un groupe d'hommes capables et talentueux, sans distinction sociale :

Un grand artiste est réellement un oligarque, il représente tout un siècle, et devient presque toujours une loi. Ainsi, le talent de la parole, les machines à haute pression de l'écrivain, le génie du poète, la constance du commerçant, la volonté de l'homme d'état qui concentre en lui mille qualités éblouissantes, le glaive du général, ces conquêtes personnelles faites par un seul sur toute la société pour lui imposer, la classe aristocratique doit s'efforcer d'en avoir aujourd'hui le monopole, comme jadis elle avait celui de la force matérielle. (Balzac 928)

En plus de *La Duchesse de Langeais*, *Le Bal de Sceaux* (1830) et les *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841) ainsi que d'autres romans sont portés par cette pensée. La duchesse, Emilie de Fontaine et Louise de Chaulieu auraient pu avoir un meilleur avenir si elles avaient su se lier avec les bourgeois. De ce point de vue, le comte de Fontaine est sans doute le père le plus clairvoyant de *La Comédie humaine* : il n'y a que les mariages *interclasses* qui puissent garantir un avenir prospère :

309

Le roi avait trop bon goût pour laisser son œuvre imparfaite. Le mariage de la première avec un receveur-général fut conclu par une de ces phrases royales qui ne coûtent rien et valent des millions. Un soir où le monarque était maussade, il sourit en apprenant l'existence d'une autre demoiselle de Fontaine qu'il fit épouser à un jeune magistrat d'extraction bourgeoise, il est vrai, mais riche, plein de talent, et qu'il créa baron. (*Le Bal de Sceaux*)

Enfin, les nobles balzaciens ne semblent pas tous, comme dit Engels, « des êtres qui ne méritent pas un meilleur sort ». Reprenons l'exemple de *La Duchesse de Langeais*. Après avoir révélé son amour à tout Paris, la duchesse se trouve dans l'obligation de quitter la capitale. Elle est devenue religieuse et s'abrite dans un couvent isolé au sud de l'Espagne. Ce choix est très intéressant si nous le mettons en relation avec les problèmes de la duchesse. En effet, un des défauts les plus graves de cette dernière est son irrégiosité. Bien qu'elle proclame la supériorité du catholicisme et cherche à plusieurs reprises à convertir son amant, la duchesse est incontestablement une *athée* : « La religion dura trois mois, Ce terme expiré, la duchesse, ennuyée de ses redites, livra Dieu pieds et poings liés à son amant » (Balzac 973).

Aux yeux d'un écrivain légitimiste, ceci est bien plus qu'un problème religieux, c'est un vrai problème socio-politique. En effet, issue d'une des plus grandes familles de France, la duchesse ne saurait être considérée comme une véritable catholique. La religion n'est pour elle qu'un moyen de masquer sa coquetterie. La distinction qu'elle tient à maintenir entre la noblesse et le Tiers-État n'a aucune assise politique et la duchesse perd peu à peu sa crédibilité devant un grand général napoléonien, un vrai « homme supérieur ».

De ce fait, la duchesse devenue « religieuse » pour tenter de retrouver sa dignité

obéit à une logique personnelle. Par son union avec Dieu, elle cherche à se purifier, à s'élever au-dessus de sa situation précaire. Elle n'est plus une mauvaise femme « horriblement coquette », mais un « ange », *supérieure* à Montriveau, à la noblesse militaire que celui-ci représente. Son calcul ainsi que sa victoire sont clairement décrits dans sa dernière lettre :

Ah ! j'éprouve une joie sombre à vous écraser, vous qui vous croyez si grand, à vous humilier par le sourire calme et protecteur des anges faibles qui prennent, en se couchant aux pieds de Dieu, le droit et la force de veiller en son nom sur les hommes. (Balzac 1028)

Ainsi, le suicide de la duchesse n'est pas une chute, bien au contraire. C'est un acte de volonté qui marque la fin victorieuse de ce difficile combat entre la noblesse et la bourgeoisie : la duchesse retrouve par sa mort sa légitimité politique, sa supériorité est incontestable.

310 Et *Le Rêve dans le Pavillon rouge* ? Le roman est-il écrit avec l'objectif de montrer la fin inévitable de la noblesse chinoise ? Est-il le constat d'une « fin de la monarchie » ?

Les comportements scandaleux, voire parfois délirants de Jia Hibiscus, héritier à la cinquième génération du duc de la Paix et de Jia Vase de Jade,²⁴ lui-même héritier à la quatrième génération du duc de la Gloire, pourraient le faire croire. D'autant plus que la branche cadette du duc de la Gloire, Jia Jade magique, ultime espoir des Jia pour la sauvegarde de l'honneur de la famille, rejette publiquement la seule façon de réussir de l'époque : la voie du concours. D'après lui, le concours est devenu une véritable « pêche des titres » (Cao 799); les grandes pensées des philosophes confucianistes sont devenues un « moyen » pour les « pilleurs de l'État » ou les « démons rongeurs d'émoluments ». Les exercices demandés sont formatés et ne tiennent aucunement compte des pensées des philosophes. Tout n'est que calcul politique :

Et les dissertations à la mode, en huit points, qui l'avaient [Jade magique] toujours dégoûté, n'émanant nullement des enseignements des saints maîtres ni des écrits de leurs sages disciples, et ne permettant aucunement d'en révéler la profondeur et la subtilité ! Tout au plus un moyen, pour les auteurs modernes, d'acquérir du renom et des émoluments ! (Cao, t. II, 295)

Pire, le concours risque de pervertir ceux qui le passent. Avec l'exercice imposé de la « dissertation en huit points », les lauréats sont amenés à abandonner leur sensibilité pour finir en automates corrompus qui ne peuvent en aucune façon avoir une influence positive sur le pays.

L'efficacité du concours est ainsi mise en cause. D'ailleurs, la seule personne qui l'a réussi dans le roman est Village sous Pluie. Son immoralité et son ingratitude confirment publiquement l'opposition de Jia Jade magique. C'est à cause de ce nouveau noble avide que la famille Jia a connu une fin dramatique :

Et bien, comment supposez-vous qu'ait pu se comporter ce très vénérable gouverneur, qui tira naguère de si grands profits de ses relations familiales avec l'un et l'autre de ces deux palais ? Craignant, prétendit-il, d'être taxé de partialité envers deux de ses proches parents, il n'hésita pas, contre toute attente, à leur décocher avec férocité le premier coup

de pied ! De sorte que c'est en somme à lui qu'ils doivent la confiscation de tous leurs biens. (Cao, t. II, 1235)²⁵

Par ailleurs, le dialogue entretenu entre le magistrat et son huissier dévoile certains problèmes souvent rencontrés par ce type de noble. Comme l'explique l'huissier, « tous les fonctionnaires provinciaux possèdent une liste secrète des notables » appelée « formules magiques de sauvegarde des mandarins » (Cao, t. I, 91), sans lesquelles les nouveaux nobles pourraient se heurter au pouvoir local et même y perdre la vie. Le gouverneur, malgré sa fonction impériale, n'a donc pas d'autre possibilité que d'essayer de plaire aux potentats locaux :

Car si, par ignorance, il arrivait un jour à quelque mandarin de se heurter à l'une de ces familles, ce ne serait pas seulement sa charge et son titre, mais sa propre existence, que le malheureux aurait peu de chance de parvenir à préserver ! (Cao 91)

Ainsi, l'avidité des nouveaux serviteurs de l'État rejoint l'incapacité des descendants des anciennes familles nobles. Il est en effet assez difficile d'avoir confiance en ces grands hommes. Néanmoins, s'agit-il ainsi d'une « fin de la monarchie » ?

311

Tout d'abord, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de ce travail, la position sociale de la noblesse chinoise est fragile et surtout indépendante de la stabilité du pays. Dans la mesure où c'est l'empereur seul qui peut décider de l'avenir du pays, le pervertissement de Village sous Pluie et la décadence de la famille Jia peuvent difficilement renvoyer à une situation générale. Les défauts de la noblesse n'impliquent pas forcément une fin de la monarchie chinoise.

En outre, contrairement à *La Comédie humaine*, *Le Rêve dans le Pavillon rouge* n'a pas été écrit à une époque de changement. Né en 1724 et mort en 1763 ou 1764, la vie de Cao coïncide avec la période la plus prospère (1681-1796)—et la plus sévère—de la dynastie Qing. Bien qu'il s'éteigne vers la fin de ces « cent ans de gloire »²⁶ et qu'il ait pu être témoin, voire victime,²⁷ de quelques problèmes sociaux et politiques dus à la censure, Cao ne connaît que la monarchie comme régime social. Contrairement à Balzac, la société dans laquelle vit Cao n'a pas connu de révolution. Et la noblesse, sorte de synthèse entre noblesse classique (européenne) et fonction publique moderne, n'est pas menacée. La structure sociale est bien en place. D'ailleurs, avec une force de centralisation exemplaire et bien connue dans l'histoire de la Chine, tout donne encore l'impression d'être *ordonné*. La cruauté des grandes familles, la corruption des fonctionnaires et le contrôle absolu de l'empereur sur ses subordonnés n'ont pas l'air d'étonner qui que ce soit. Ainsi, dans une société où rien ne laisse soupçonner une faillite du système, il semble que Cao peut difficilement prévoir la fin de la monarchie et être en quête d'une nouvelle société.

Par ailleurs, d'une certaine façon, la carrière de Village sous Pluie est toujours sous le contrôle de l'empereur. Sa destitution, sa réintégration dans la fonction publique ainsi que la suppression finale de son titre, tout a été fait selon la volonté de l'empereur. Dans le Récit CXVII, l'ancien « gouverneur civil du district métropolitain, et investi par cumul de la direction des douanes » (Cao, t. II, 1138) a maintenant

une « chaîne au cou » et s'apprête à subir un interrogatoire au « tribunal de triple juridiction criminelle » :

Or notre Souverain présentement régnant, et digne de dix mille ans de vie, joint à l'extrême éclat de ses saintes lumières les plus vifs sentiments de bienveillance et de sollicitude. Le seul mot de "cupidité", évoquant pour lui soit l'oppression du peuple aux cent noms, soit même seulement l'abus de puissance à l'endroit de quelque honnête sujet, le met au comble du courroux. Il vient donc d'ordonner par décret l'arrestation et l'interrogatoire de l'accusé. (Cao 1491)

Bien que, dans ce même passage, l'auteur insiste sur le fait que la corruption est un délit plus que courant à l'époque et que beaucoup de mandarins ont la « griffe trop longue », rien ne sera changé, ni le système de la noblesse, ni le pouvoir absolu de l'empereur.

La fin et le retour sur la scène politique de la famille Jia sont aussi inscrits dans la même logique. Après la « totale confiscation du patrimoine »,²⁸ les Jia ne vont pas
312 attendre longtemps pour revenir au pouvoir. Dans le Récit CXIX, quand Jia Jade magique et son neveu, Jia Iris, réussissent tous les deux le premier concours impérial (trois en tout),²⁹ cela rappelle à l'empereur le souvenir de sa « défunte Compagne impériale Jia » (sœur de Jade magique et tante d'Iris) et les « glorieux mérites de la maison des Jia » (Cao, t. II, 1549). Il en est tellement satisfait qu'il décide arbitrairement de rendre à la famille les biens confisqués, et en plus de rétablir leur titre de noblesse ainsi que leur droit de succession. Autrement dit, grâce à une « amnistie générale » de la part de l'empereur, tout rentre *dans l'ordre*, les Jia retrouvent les postes ainsi que leurs positions privilégiés.

Ainsi, malgré l'inefficacité du concours et les défauts de certains nobles, la monarchie chinoise conserve son pouvoir. D'une certaine façon, la défaite et le rétablissement des Jia n'est qu'un exemple parmi d'autres dans l'histoire de la Chine, comme nous l'explique Wang Jin-ju dans son article intitulé « Cao Xue-qin "ne ressemble pas" à Balzac » :

Bien que plusieurs familles nobles aient décliné, s'il n'y pas de changement fondamental sur l'ensemble de la structure économique, les innombrables familles terriennes comme la famille Jia et leur représentant—le pouvoir impérial—ne seront pas détruites. Les principes de la monarchie ne seront jamais modifiés. (Wang 172; ma traduction)³⁰

Ainsi, il est vrai que la décadence de la noblesse est le sujet commun de *La Comédie humaine* et du *Rêve dans le Pavillon rouge*. Mais, pour Balzac, cette décadence est tout simplement impensable, puisque le sort de la noblesse est directement lié à la stabilité sociale. La noblesse doit changer, être restaurée et coopérer, pas disparaître. Pour Cao, la situation est différente. La fin de la noblesse n'est pas encore imaginable puisque l'empereur est toujours en place.

CONCLUSION

L'objectif de *La Comédie humaine* et du *Rêve dans le Pavillon rouge* n'est donc pas le même. Il est vrai que les deux auteurs ont le point commun de s'intéresser à la noblesse et n'hésitent pas à montrer les défaillances du système. En France comme en Chine, pour réussir vite, il n'y a qu'une solution. Il faut se débarrasser des idées nobles et nouer des relations profitables, comme nous le montrent les héros de ces « romans d'apprentissage ». L'honneur n'est qu'une « bêtise » de la jeunesse et la vertu ne sert à rien. Néanmoins, cette même idée est la conclusion de deux situations différentes.

D'abord, la noblesse n'a pas la même valeur dans les deux civilisations. En Europe, la noblesse a un rôle bien précis dans le fonctionnement de la société, elle a des « obligations » à accomplir face au peuple et face au roi. En Chine, les nobles ne sont que des fonctionnaires au service de l'État, ils se renouvellent régulièrement après chaque concours et dépendent entièrement de la volonté de l'empereur. D'une certaine façon, cette catégorie n'a pas véritablement d'assise sociale, et tire sa légitimité de l'empereur uniquement et non du peuple.

Ainsi, le phénomène de pervertissement des nobles a des explications et des conséquences différentes. Pour Balzac, dans une époque de changement, suite à la Révolution française, la noblesse doit, pour sa survie, « s'adapter ». Rastignac fait partie de ces « orphelins du siècle » qui partent en quête de la moindre chance de réussir. Pour Cao, il ne s'agit pas de la fin du système nobiliaire, mais de l'occasion d'en faire la critique. Il est clair que les descendants des anciennes familles sont corrompus et que les principes du concours sont sujets à caution. L'intervention trop fréquente et pas toujours judicieuse de l'empereur constitue un problème supplémentaire.

Le pessimisme des deux auteurs devant la décadence de la noblesse leur est commun, mais il est impossible de les amener à penser à une véritable extinction de l'aristocratie. Pour Balzac, la noblesse reste une nécessité, il s'agit d'un choix bien conscient d'un « bon écrivain » ; pour Cao, la noblesse est une dure réalité, malgré sa position personnelle.

Enfin, bien que Balzac et Cao n'aient pas imaginé Rastignac et Village sous Pluie dans le même contexte, il est intéressant, et parfois troublant, de voir comment ces deux écrivains arrivent à se rejoindre sur certains mécanismes de pensée. Cette communauté de vue s'explique peut-être par une capacité peu commune d'observation de la réalité et d'expression de ce qui pourrait rester obscur ou implicite chez leurs lecteurs. Ou encore par le fait qu'on trouve dans ces deux œuvres romanesques la mise en œuvre d'une même structure anthropologique : l'existence à la fois opposée et conjointe de deux univers : un univers de la parole et des valeurs morales et un univers de l'action et du cynisme nécessaire de l'action pratique. A la charnière de ces deux univers, l'hypocrisie et le mensonge sont le ciment de la coexistence.

NOTES

1. Pour se distinguer de « l'ancienne Chine » dirigée par le Guomindang et qui s'est installée sur l'île de Taiwan.
2. Cette dernière phrase est traduite du texte d'Engels en anglais : « [...] he saw the necessity of the downfall of his favorite nobles [...] ». Marx & Engels, *Sur la littérature et l'art*, « Engels to Margaret Harkness In London », lettre écrite en avril 1888.
3. « Well, Balzac was politically a Legitimist; his great work is a constant elegy on the inevitable decay of good society, his sympathies are all with the class doomed to extinction. But for all that his satire is never keener, his irony never bitterer, than when he sets in motion the very men and women with whom he sympathizes most deeply - the nobles. [...] That Balzac thus was compelled to go against his own class sympathies and political prejudices, that he saw the necessity of the downfall of his favorite nobles, and described them as people deserving no better fate [...] »
4. En anglais : « a poem or other piece of writing expressing sadness, usually about someone's death », Macmillan Dictionary, <http://www.macmillandictionary.com/dictionary/british/elegy>. En français : « Poème lyrique de facture libre, écrit dans un style simple qui chante les plaintes et les douleurs de l'homme, les amours contrariées, la séparation, la mort. » (Central National de Ressources Textuelles et Lexicale, <http://www.cnrtl.fr/définition/élégie>)
- 314 5. Jiang Fang (蔣芳) a écrit : « Tout le monde le sait, depuis la publication d'« Engels to Margaret Harkness in London », ces dernières dizaines d'années, les critiques de notre pays sur Balzac tournent toujours autour du même concept emprunté à Engels. La formation de plusieurs idées, la publication de plusieurs articles ne sont en fait que les notes infrapaginales de cette lettre. » 「眾所周知，自恩格斯《致瑪哈克奈斯》介紹到中國後，逝去的幾十年，國內評論巴爾扎克一直在恩格斯的經典論述下徘徊著。許多觀點的形成、諸多論文的發表最終成了它的注腳。」《巴爾扎克在中國》，北京：北京社會科學出版社。Ma traduction.
6. « 巴爾扎克現象」與《紅樓夢》的輓歌情調：「《紅樓夢》的藝術魅力雖來自各個方面，但深沉凝重的輓歌情調卻是它的關鍵所在。筆者擬從「巴爾扎克現象」入手，追蹤攝跡，探尋曹雪芹的複雜的歷史觀及其與輓歌情調的關聯，從而找出《紅樓夢》輓歌情調的魅力及其形成的深層原因。」張毅蓉。Ma traduction.
7. 「正如巴爾扎克為他心愛的貴族唱了一曲無盡的輓歌一樣，曹雪芹也為他心愛的貴族、神迷的貴族生活以及那一去不復返的煌煌繁華、赫赫富貴唱了一曲深情的輓歌。Ma traduction.
8. Féodalité et fidélité ont la même racine. Ceci pourrait expliquer la forte relation entre les deux : la fidélité est la base essentielle de la féodalité.
9. Dans le Récit V, les deux ducs de la Gloire et de la Paix, ancêtres de la famille Jia, expliquent à l'immortelle : « Depuis l'avènement de l'actuelle dynastie impériale, dirent-ils, notre famille n'a cessé, de génération en génération, de se signaler par les distinctions et la réputation que lui valaient ses métiers. Richesses et honneurs s'y sont déjà transmis pendant cent ans » (t. I, 124).
10. À la mort de son père, ce qui a beaucoup ému le roi, Jia le Politique s'est vu donner « le grade de préposé aux affaires surnuméraires ». Puis, après s'être initié à cette fonction ministérielle, il est promu au « grade de chef de section » (t. I, Récit II, 45).
11. Grâce à l'intervention de Jia le Politique auprès du roi, Jia Village sous Pluie a réussi à trouver une nouvelle fonction publique rapidement (t. I, Récit III, 57).
12. Bien que le recrutement des nobles soit ouvert à toute la population, les empereurs mandchous restent très méfiants. Les plus hauts titres sont réservés aux nobles d'origine mandchoue.
13. Après avoir réussi le concours impérial, Jia Village sous Pluie a obtenu le grade de clerc promu et la possibilité d'être élevé à un poste de préfet. « Mais, en dépit de ses éminentes capacités, il ne laissait pas d'être enclin à la cupidité et à des rudesses pouvant atteindre à la cruauté. » Ainsi, après un rapport

d'un de ses supérieurs adressé à l'Empereur, Jia a été destitué immédiatement de sa fonction et a perdu son poste. Et le roi a pu lui trouver un successeur sans problème (t. I, 36).

14. Ces douze princes ont tous des relations de sang assez étroites avec la famille royale bien que seulement quatre d'entre eux obtiennent ce privilège grâce à leur sang (恩封, *en feng*). Les huit autres ont eu quand même des parcours militaires très brillants (軍功封, *jun gong feng*).
15. « De ces quatre maisons princières, la dernière était celle dont le fondateur s'était autrefois acquis les plus hauts mérites, et le titre s'y était transmis, de fils en fils, jusqu'à Shuirong qui le portait alors » (t. I, 311).
16. Ils gardent le droit de toucher un petit salaire et une petite quantité de riz s'ils résident à Pékin.
17. Cette idée proche de la « méritocratie » a été développée en France très tardivement, au milieu du XIXe siècle.
18. Entre la hiérarchie noble et la hiérarchie mandarinale, il existe un système d'équivalence auquel nous pouvons nous référer. En dehors des ducs, marquis et comtes qui sont supérieurs (超品, *chao pin*), les vicomtes correspondent au premier niveau des mandarins (一品, *yi pin*), les barons au deuxième niveau (二品, *er pin*) etc.
19. Il faut d'abord passer deux examens régionaux pour avoir le droit d'être inscrit aux écoles impériales (國子監, *guo zi jian*), puis passer trois concours nationaux pour être distingué.
20. D'après le travail de Lai Hui-ming (賴惠敏), malgré cette contrainte, beaucoup de nobles issus de la famille impériale n'hésitent pas à tenir des commerces comme des salons de thé, des théâtres, etc. pour gagner plus d'argent. Ils sont même parfois usuriers (228). Ma traduction.
21. Il est vraisemblable que le grand-père de Cao a pu faire fortune en occupant ce même poste.
22. Bien que Rastignac ne soit pas orphelin comme Village sous Pluie, ses parents sont bien absents et n'interviennent jamais dans le roman.
23. Avant cette date, il soutenait plutôt des idées républicaines. Voir *Les Chouans*.
24. Normalement c'est comme la famille du duc de la Gloire, c'est à la quatrième génération d'hériter le titre, mais Jia le Déférent ne s'intéresse qu'à la religion et laisse ainsi son fils reprendre le nom.
25. Certaines critiques chinoises pensent que les quarante derniers récits de Cao ont disparu et ont été complétés par Gao E (1738-1815) et Cheng Weiyuan (?-1818) pour être ensuite publiés en 1791. Mais peu importe : l'opposition entre Jia Jade magique et Village sous Pluie est une idée qui est déjà dans le Récit XXXII.
26. 康乾盛世 (*kang gan cheng shi*)
27. La plupart des critiques chinoises sont d'accord : c'est à cause de la fameuse « inquisition littéraire » (文字獄, *wen zi yu*) que Cao prend des précautions, choisit ses mots en conséquence et évite des sujets trop sensibles.
28. 抄家 (*chao jia*) : Cette expression typiquement chinoise a été traduite de façons différentes selon les passages. Dans le Récit CV, on parle de « fouiller la maison » (p. 1176) et c'est dans le Récit CVIII (1240) que nous avons trouvé notre expression.
29. Jia Jade magique obtient la septième place au « grade de lettré sélectionné » (舉人, *ju ren*) tandis que Jia Iris est cent trentième (1564).
30. 「即使許多單個的賈府衰敗了，但只要整個經濟基礎沒有發生根本性變化，那麼作為無數賈府一樣性質的貴族地主家族組合體的地主階級以及他們的總代表——封建皇權也不會滅亡，作為封建社會的性質也不可能改變。」

OUVRAGES CITÉS

- Balzac, Honoré de. *La Comédie humaine*. Sous la direction de P.-G. Castex. Paris: Collection Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard. Imprimé.
- Cao Xueqin. *Le Rêve dans le Pavillon rouge*. Trad. Li Tchehoua et Jacqueline Alézais. Pléiade, 1981. Imprimé.
- Jiang Fang. *Balzac en Chine*. Beijing: China Social Sciences, 2009. Imprimé. 《巴爾扎克在中國》, 北京: 北京社會科學出版社
- Lai Hui-ming. 《天潢貴胄—清皇族的階層結構與經濟生活》 La famille impériale : La structure de la famille impériale des Qing et sa vie économique. Édité par l'Institut de l'histoire moderne de l'Académie Sinica de Taïwan, 1997. Imprimé.
- Li Xi-Fan et Lan Ling. « A propos de L'introduction au *Rêve dans le Pavillon rouge* et le reste. » *Les critiques du Rêve dans le Pavillon rouge*. Édition Writers Publishing House. 〈關於《紅樓夢簡論》及其他〉, 收於《紅樓夢評論集》(北京: 作家出版社.) 1957. Imprimé.
- Marx, Karl, et Friedrich Engels. *Sur la littérature et l'art*. Paris: Editions Sociales, 1954. Imprimé.
- Wang Jin-ju. « Cao Xue-qin “ne ressemble pas” à Balzac. » 〈曹雪芹“不像”巴爾札克〉。《紅樓夢學刊》, 2000年, 第三輯。 Imprimé.
- Zhang Yi-rong. « “Le phénomène balzacien” et l'ambiance élégiaque du *Rêve dans le Pavillon rouge* » 〈“巴爾札克現象”與《紅樓夢》的挽歌情調〉, 《南通師範學院學報》, 2000年, 第16卷, 第2期。 Imprimé.